

Un carrousel à Apt en 1697

(d'après un récit de l'époque)

En procédant à des vérifications dans le fonds du musée-bibliothèque Paul-Arbaud d'Aix, notre attention a été attirée par un manuscrit de format in-quarto et qui renferme onze pages écrites. Celles-ci sont consacrées uniquement au compte rendu, avec les transcriptions des règlements élaborés à cet effet, d'un carrousel, avec jeux de bagues et courses de têtes, qui se déroula dans la ville d'Apt à la fin du carnaval de l'année 1697¹.

L'auteur de cette description ne nous a pas révélé son nom. Il montre un souci d'exactitude. Des corrections et des additions de même époque ont été apportées à ce texte. Elles sont d'une autre écriture, que des éléments de comparaison sûrs nous ont permis de reconnaître : c'est celle de Joseph-François de Remerville, sieur de Saint-Quentin, auteur d'une volumineuse histoire d'Apt non imprimée².

Cette constatation nous conduit à l'hypothèse suivante : Remerville a-t-il fait transcrire un texte établi par lui et qu'il a revu ensuite ? Lui a-t-on soumis un texte ? Quoi qu'il en soit, sa participation à cette relation, si elle n'est pas totale, demeure importante.

1. Voici le titre d'époque du manuscrit : *Véritable relation de la brillante journée des Plaisirs Enchantez ou du tournoy fait dans la ville d'Apt l'an 1697*. (Aix, Bibl. Arbaud, MQ 322). — On ne connaît pas la provenance antérieure de ce document qui appartient au legs Arbaud proprement dit sous l'ancienne cote 3592.

2. Exemplaire autographe et définitif de *l'Histoire d'Apt*, Bibl. Mazarine, manuscrit 3442-3445. — Nos éléments de comparaison pour l'identification de l'écriture de Remerville ont porté sur quelques-unes de ses lettres autographes (1700-1705). Bibl. Méjanes, ms. 847 et 849 ; Bibl. Arbaud, 3672-A-35.

D'autre part, nous verrons que Remerville fut une des principales autorités dans l'organisation du carrousel, dont il fut maréchal de camp général. C'est lui qui, secondé par les juges de camp et les hérauts, en régla toute la marche. D'ailleurs, les fonctions de l'historien d'Apt, en la circonstance, n'ont rien de surprenant lorsqu'on sait qu'il était en rapport avec le père Ménestrier, de Lyon, hérauldiste et historien, auteur d'un *Traité sur les tournois et carrousels*, dont la troisième édition paraissait en 1694.

Les historiens de la ville semblent ignorer le document qui nous occupe. Celui-ci paraît donc inédit. Des sondages assez poussés — quoique insuffisants à notre gré —, en vue de savoir si des livres de raison ou des correspondances de l'époque font allusion au carrousel d'Apt, ne nous ont pas donné de résultat.

La relation de ces réjouissances se suffisant à elle-même nous a fourni la matière de cette communication. Nous devons regretter pourtant qu'aucune figure ni dessin quelconque ne vienne expliquer le point de départ et l'itinéraire exact de la cavalcade, ni préciser les emplacements où eurent lieu les diverses démonstrations, comme on le voit dans des récits analogues pourvus alors de planches explicatives. Mais il s'agit, en l'occurrence, de grands carrousels ; celui, bien connu, de 1662, donné par Louis XIV, celui des Dames, qui eut lieu également à Paris, en 1685, et d'autres³.

Malgré cette insuffisance, le manuscrit du carrousel d'Apt ne demeure pas moins fort précieux. En effet, si les manifestations de ce genre connurent une vogue générale au XVII^e siècle, le plus grand nombre de celles qui eurent pour théâtre la Provence n'ont laissé aucune trace dans les archives et dans la plupart des sources narratives.



Les carrousels, dont la mode, comme on le sait, nous vint d'Italie sous le règne d'Henri IV, furent une évolution pacifique des tournois jugés trop dangereux. Après les accidents mortels survenus à Henri II et au prince de Bourbon, on abandonna enfin ces exercices meurtriers qui décimaient la noblesse.

3. Sur les carrousels en général, voir : Claude MENESTRIER, *Traité des tournois, joutes, carrousels et autres spectacles* (Lyon, 1669, in-4° ; 1674, in-4° ; Paris, 1694, in-8°). — Bibliogr. d'ouvrages d'époque sur la même question dans : LELONG, *Bibliothèque historique* (Paris, 1775), n°s 10.795, 26.445, 26.475, etc.

En conséquence, les épisodes au cours desquels les chevaliers rompaient la lance les uns contre les autres, qui auparavant étaient les plus fréquents, furent supprimés ou transformés, afin d'éviter tout événement fâcheux. A Apt, le combat à la lance ne comporta qu'une très brève démonstration. L'arme utilisée, qui était divisée en plusieurs pièces reliées par de faibles chevilles de bois, se brisa facilement au premier contact. Ici, les divertissements se limitent à des défilés en ville, à « faire la foule », comme on disait alors, et à quelques-unes des actions les plus ordinaires : exercices à cheval exécutés par des participants vêtus élégamment ; courses de bagues et de têtes. Les premières étaient les plus aisées, les plus inoffensives, les plus agréables à voir. Elles consistaient à enlever, au galop et à cheval, avec une lance en bois ou un bâton, un ou plusieurs anneaux suspendus à un poteau. Les secondes avaient pour but d'abattre, avec une lance ou un sabre, des têtes de bois fixées sur des piquets. Les courses de bagues ont survécu dans le jeu des « aiguillettes », pratiqué par les gardians. Dans les carrousels, les groupes divers se divisaient en quadrilles qui se différençaient par la forme des habits et la diversité des couleurs choisies. Cet élément ne s'était introduit en France qu'en 1605, lors d'un carrousel donné à Paris. Ensuite, les quadrilles supplanteront les défilés de chars décorés.

Le carrousel étant une allégorie et une invention emblématique pour célébrer la naissance et le mariage des princes, le couronnement des rois, les traités de paix et bien d'autres événements, on devait en accommoder le programme aux circonstances. Les deux exemples suivants, avec celui d'Apt, suffiront à juger de la diversité. En 1662, Grenoble, Chambéry, Annecy et d'autres villes connurent des carrousels en l'honneur de la canonisation de saint François de Sales ; de nombreux tableaux exaltant les vertus du saint y furent présentés afin d'instruire et d'émouvoir les assistants⁴. A Aix, en 1687, lors des cérémonies faites après le rétablissement de la santé de Louis XIV, les élèves du collège de Bourbon formèrent, à leurs frais, un carrousel qui consista en un défilé, à cheval, de quarante-neuf élèves, vêtus à la romaine, auxquels se joignirent des volontaires, couverts de peaux de tigres et portant des massues d'Hercule,

4. Compte rendu dans le P. MENESTRIER, *ouv. cité.* (Aix, bibl. Méjanes).

à l'imitation des anciens ; des étendards montraient des dessins et des devises qui glorifiaient le roi. Quoique Aix fût « assez accoutumée à ces sortes de spectacles », d'après un contemporain, celui-ci fut apprécié⁵.

A Apt, en 1697, le projet de carrousel prit corps dans la fraction de la société composée d'une noblesse possédant fiefs, de gentils-hommes vivant noblement et de bourgeois qui coudoyaient la noblesse. Ajoutons à ceux-ci des artisans.

Deux dames — la marquise de Buoux et M^{me} d'Auribeau — avaient songé tout d'abord à une course de bagues pour les derniers jours du Carnaval.

De leur côté, diverses personnes proposèrent d'ajouter au spectacle une course de têtes, ce qui était assez nouveau, non au dehors, mais en France.

Insensiblement, le projet s'orienta vers une sorte de tournoi, tel qu'on le concevait alors. Les chefs de quadrilles devaient soutenir le défi que la princesse que chacun avait l'honneur de servir méritait seule le prix de la vertu et de la beauté. Les deux dames aptésiennes allaient stimuler, par leur présence, l'ardeur des participants et récompenser les vainqueurs des jeux. Elles furent les reines de ces journées.

Le peu de temps dont on disposait fit renoncer à la recherche, dans l'histoire ou dans la fable, de sujets de chars. D'autre part, un tel programme risquait d'augmenter excessivement les frais, à la charge des organisateurs.

Le tournoi fut précédé d'une joute poétique : des lettrés et des poètes, Remerville en particulier, proposèrent, au choix, des devises et des madrigaux adaptés aux circonstances et que les cavaliers devaient porter sur leur équipement. N'oublions pas qu'un salon littéraire et mondain, qui compta quelques esprits distingués dont le renom dépassa amplement les frontières locales, existait alors dans notre ville.

5. E. MÉCHIN, *Annales du Collège royal de Bourbon*, t. II (Marseille, 1891), p. 99, 306 et ss.

A titre de réclame « pour donner quelque gazette à cette fête », on ajouta une troisième quadrille⁶ aux deux déjà formées, avec un chef qui allait apporter toute l'animation voulue aux divertissements.

A Don Quichotte revint cet honneur. Ses attributions ne se bornèrent pas là. Il devint « spectateur et arbitre des combats », distinction qui était dévolue généralement aux vieux cavaliers expérimentés.

La troupe de Don Quichotte comprit douze cavaliers et de nombreux figurants. Elle constitua, pour l'ensemble des spectateurs, la partie la plus attrayante de ces journées. Don Quichotte amusa beaucoup les assistants venus de tout le pays d'Apt.



Voici donc un spectacle qui conserve à la fois l'ordonnance générale, le cérémonial compliqué, le formulaire et le style précieux des tournois et qui, malgré les défis qui lui laissaient un ton militaire et guerrier, n'eut rien de bien belliqueux. Il ne fut, quant aux combats, qu'un bref simulacre de tournoi. Nous voilà bien loin de celui qui eut lieu à Tarascon, en 1449, en présence du roi René, où les combats durèrent trois jours à raison de six heures par jour⁷.

Suivant la tendance générale, les quadrilles tiennent à Apt une place importante, quoique leur nombre, réduit à trois, soit au-dessous de la moyenne, qui en comptait quatre, le maximum étant de douze.

Les courses de bagues et de têtes unissaient les droits de la valeur, de l'adresse et de la galanterie.

L'introduction de Don Quichotte et du Carnaval nous montre, une fois de plus, combien les carrousels se prêtaient aux transformations les plus inattendues.

6. Au sens de cavalier du même parti, *quadrille* est féminin (Acad.).

7. PAPON, *Histoire générale de Provence*, t. III, suppl. ; QUATREBARBES, *Histoire de René d'Anjou* (Angers, 1853), 1 vol. in-12.

Si nous résumons la composition du carrousel d'Apt, nous y retrouvons, en dehors des deux princesses, du maréchal de camp et de ses aides dont nous avons parlé, deux hérauts d'armes, chefs de quadrilles, dont chaque chevalier a sa dame. Le groupe Don Quichotte a son héraut et une seule dame : la princesse de Micomicon. Des personnages déguisés conduisent les chevaux. S'ajoutent à l'ensemble les timbaliers, les trompettes et des figurants.

A Apt, comme partout, les princesses, les chevaliers et les hérauts ont adopté, suivant leur fantaisie, des appellations de circonstance, dont la plupart sont inspirées d'autres carrousels ou de la littérature. Ainsi nous voyons : « la princesse de Lisle », « la princesse Doloride », les chevaliers « de l'Etoile », « de la Rose », « de l'Ardente Epée », le héraut « Courte Figure », etc.

A la fin du xvii^e siècle, la population d'Apt s'élevait approximativement à 5.500 habitants ⁸. La ville avait encore ses remparts munis de tours et de portes.

La relation de 1697 ne précise pas le quartier qui fut le centre des manifestations. Elle se borne à des mentions trop vagues et de circonstance quant à la désignation des tours, des avenues, des places et des rues.

En réalité, le seul endroit suffisamment vaste, même avant son aménagement qu'il recevra plus tard en 1753, était le cours actuel, à l'est de la ville.



Nous voici donc au dimanche gras de l'an 1697. Ce jour-là, à quatre heures de l'après-midi, « sur toutes les places et carrefours accoutumés », les hérauts des deux quadrilles, vêtus de leurs cottes d'armes avec le blason de leur princessc, une toque ronde sur la tête et le cri de guerre : *Diez aye A Madama*, sur la poitrine et sur l'épaule, précédés des trompettes et des timbales, annoncèrent l'ouverture du tournoi pour le lendemain :

⁸. Le procès-verbal d'affouagement de 1698 donne à la ville 1.209 chefs de famille (Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, C 127, f^o 145).

De la part de très Incomparables et très brillantes Princesses, « la Princesse de Lisle Invisible » et la « Princesse Doloride », on fait scavoïr à tout bon et Loyal Escuyer de se rendre, sans faute, dans la Tour Enchantée, à l'heure du souper, pour y estre armé chevalier, s'il veut avoir L'honneur de combattre demain, au magnifique tournoy quy se doit ouvrir dans la place de joyeuse advenue...

Les chevaliers s'étant rendus au lieu assigné, il leur fut servi un grand repas. Ils soupèrent « armés à la romaine », avec la même tenue qu'ils devaient paraître dans la lice. La première quadrille avait pour couleur l'argent et le feu, la seconde l'or et le vert, à la réserve de son chef, qui avait adopté l'or et le noir et l'appellation « le Beau Ténébreux ».

Chaque chevalier avait de riches brodequins et un casque orné de plumes qui lui tombaient sur les épaules. Il portait un écu sur le bras gauche, sur lequel était inscrite une devise qui exprimait, à l'égard des dames, des pensées galantes et ingénieuses. Sur vingt-six pièces versifiées proposées au choix, dix-huit furent retenues. De leur côté, huit des personnages du groupe Don Quichotte affectèrent de porter les mêmes devises des chevaliers des deux quadrilles, « tournées dans un sens un peu malin ». Quelques devises sont en italien⁹. Bornons-nous à quelques citations :

Le « chevalier du Soleil » avait pris un tournesol qui regarde le soleil, avec ces mots : *Miro senza speme*. Le madrigal ci-après précisait la pensée de cette devise :

Tousjours sur mesme objet les regardz arrestés,
J'admire avec plaisir de sy vives clartés
Sans trop conter [sic] sur ma constance,
On tâcheroit en vain de nous unir tous deux.
J'esprove cependant un sort si rigoureux,
Que je ne puls cesser d'aymer sans Espérance.

A quoi il fut répondu :

La fleur quy fait vostre devise
Assés bien vous caractérise,
Beau chevalier au travail endurcy,
Sans soins, en toute terre on voit croistre la graine.
C'est, dit-on, chose certaine
Que l'on vous voit germer en toute terre aussy.

9. Pour l'ensemble des devises, les organisateurs purent s'inspirer de : MENESTRIER, *La philosophie des images composée d'un ample recueil de devises et du jugement de tous les ouvrages qui ont été faits sur cette matière*. (Paris, 1682), Bibl. Arbaud, D 1530.

Le « chevalier de l'Etoile » portait une boussole, sous un ciel étoilé, avec ces mots : *Je n'en regarde qu'une*. A ceci, la quadrille Don Quichotte répliqua :

On doute que vostre boussole
Puisse se mouvoir vers le pôle
Sans aucune déclinaison.
On la croit si mal ajustée
Qu'elle varie un peu, dit-on,
Faute d'estre bien aymantée.

Le « chevalier du Dauphin », qui avait pour dame M^{lle} Dauphin, avait choisi un dauphin qui se jouait dans une mer orageuse.

Quant au « chevalier de l'Ardente Epée », il se muait en un moucheron pour mieux atteindre sa dame représentée par un tonneau de vin !

En réponse, on proposa malicieusement :

A voltiger autour mon penchant me convie...
Et on s'arrêta à ceci :

On ne scauroit penser avec plus de justesse,
Car en fait de comparaison,
Lorsqu'un tonneau de vin figure la métresse,
Il faut pour le galant choisir un moucheron.



Après le souper, les deux quadrilles se séparèrent pour arriver, par deux rues différentes, sur la place choisie pour le défi. Les deux hérauts marchaient chacun en tête de sa quadrille, avec trompettes et timbales. Ceux-ci avaient leur écu, comme les chevaliers, sur lequel on avait dessiné une trompette.

Une troupe de Maures habillés de leurs vestes et de leurs turbans, ayant chacun à la main un flambeau de cire blanche, marchaient devant chaque cavalier. Les deux quadrilles arrivèrent ainsi au point désigné par le maréchal de camp. Tous les habitants avaient été priés d'éclairer le devant de leurs maisons « ce qu'y faisoit une espèce d'illumination très agréable dans son irrégularité ». Les dames, accoudées sur des tapis de Turquie, regardaient des fenêtres. Cependant, les deux quadrilles se trouvant au point de rencontre, la lance en arrêt, les deux hérauts « furent au Qui Vive ». Chacun répondit : « Vive Madame ! »

Ensuite, le héraut « Courte Figure », qui marchait à la tête de la première quadrille, parla tout haut pour soutenir, devant tels juges qu'on voudra bien choisir,

que la princesse de Lisle, sa dame très honorée est la plus belle et la plus vertueuse princesse de l'univers, et pour déclarer à tout chevalier de nom et d'armes, sans reproche, qui aura l'audace de dire le contraire, que la foudroyante épée qu'il porte à son côté saura lui faire raison de son épouvantable témérité.

Le héraut « Ardent Désir », chef de la seconde quadrille, répondit au défi, en s'offrant pour soutenir, avec trois de ses compagnons d'armes, « et à toute outrance »,

que la qualité de la plus belle et plus vertueuse princesse du monde n'appartient qu'à la charmante mais trop cruelle Doloride, qu'il a l'honneur de servir.

A son tour, le vaillant Don Quichotte arriva, avec sa troupe, par une autre avenue. Voyant des chevaliers armés, il mit sa lance en arrêt et cria de toutes ses forces :

Seigneurs chevaliers aprenés que toute action nocturne ne fust jamais permise dans les loix de la bonne et loyale chevalerie, sy quelque grief vous anime, qu'on ne puisse réparer que par le sang, renvoyez la partie à demain et sachez qu'ayant le fameux Don Quichotte pour spectateur et pour juge du combat, il ne sera fait à personne aucune supercherie.

Don Quichotte et sa troupe continuèrent leur marche. Les deux autres quadrilles les rejoignirent. Et tous firent un tour de ville qui fut le prélude de la première journée du carrousel.

Le lendemain, à l'heure assignée, les chevaliers se rendirent sur la place qui avait été choisie pour le rassemblement. Ils étaient, comme la veille, habillés à la romaine. La première quadrille avait la cotte d'armes de toile d'argent, le reste de l'habit d'un satin couleur de rose, bordé, dans toutes les extrémités, d'une riche campane d'or. Les bas des chevaliers étaient noirs, brodés d'or et lacés en manière de brodequin à jour. Leurs casques étaient ornés de plusieurs plumes blanches et couleur de feu. Ils avaient pour cravate un nœud de ruban couleur de feu, avec, au milieu, une riche enseigne de diamant. Les housses et les harnais de leurs chevaux répondaient admirablement bien à la propreté des habits, dit le chroniqueur.

« Le Beau Ténébreux », chef de la seconde quadrille, portait une cotte d'armes de toile d'or ; le tonnelet coupé à longues basques était de la même étoffe sur un drap noir brodé de jay. Il portait pour

cravate une touffe de rubans noirs et blancs et un riche nœud de diamant au milieu. Son casque était orné de plusieurs plumes noires. Il montait un cheval d'Espagne noir, dont la housse était de velours jaune bordé d'une riche crépine d'or. Tout le harnais était de même. On avait partagé le crin de l'encolure et de la queue en plusieurs tresses terminées par un nœud de ruban jaune. Une aigrette au milieu de plusieurs plumes noires et blanches s'élevait en chanfrein sur la tête du cheval, que le mélancolique chevalier maniait avec beaucoup d'adresse, tenant son écu de la main gauche et une lance noire embellie de divers ornements. Il fixa longtemps sur lui seul les regards de la foule.

Les autres chevaliers de cette quadrille avaient tous la cotte d'armes de toile d'or, le tonnelet coupé à longues basques de la même étoffe, sur velours vert bordé d'une riche campane d'or. Ils portaient un bas de soie vert sous un brodequin noir lacé d'or. Ils avaient la manche volante, aussi de velours vert, sur une autre manche fermée jusqu'au point de la même étoffe et enrichie d'une broderie d'or.

Les housses de leurs chevaux étaient de velours vert brodé d'or et bordées d'une campane de la même manière. Tout le harnais était couvert de taffetas vert et rempli d'une infinité de nœuds de rubans de la même couleur. Chaque cheval avait sur sa tête plusieurs plumes blanches et vertes « montées en chanfrein ». Les chevaliers portaient un écu de la main gauche et une lance à la droite. Ils avaient tous pour collier une touffe de ruban noir ornée au milieu d'une grosse enseigne de diamants. Plusieurs plumes blanches, qui partaient de leur casque et tombaient négligemment sur leurs épaules « relevaient admirablement bien la bonne mine de chacun d'eux ».

A son tour, Don Quichotte, armé de pied en cap, se rendit au lieu assigné avec sa quadrille de douze cuirassiers. Il avait la visière haussée et portait, de la main droite, une forte lance et de la gauche un écu où l'on avait dessiné une pomme de pin avec ces mots : *Durum motte regit*. Un madrigal précisait la pensée de cette devise :

Ainsy qu'il plaict à la nature,
Un fruit tendre est caché sous cette escorce dure.
Tel on nous voit paroistre icy,

Belles qui pourries vous mesprendre,
 Saches que soubs ce fer aussy
 Nous avons pour vous un cœur tendre.

Il montait Rossinante. Sancho Pança marchait devant lui. Tous les chevaliers de la quadrille étaient armés de pied en cap, ayant chacun la visière à demi haussée et le sabre à la main. La charmante princesse de Micomicon (M^{me} Hortigue), les suivait, portée par quelques Maures, sur une chaise à bras, ouverte de tous les côtés et entourée de ses gardes.

L'appareil de cette quadrille contribua pour une bonne part aux distractions de cette journée. Chaque chevalier « avoit remply tout l'harnois de son cheval, devant et derrière, d'une infinité de petites clochètes qui rendoient leur marche très plaisante par le charivery qu'elles faisoient ».

Toute la cavalcade était prête à partir. Don Quichotte, suivi de sa troupe et de la reine de Micomicon, se mit à la tête des deux quadrilles et marcha, dans cet ordre, jusqu'à la place de Joyeuse-Avenue, qu'on avait choisie pour les courses. Le maréchal de camp général avait tout fait préparer depuis le matin. Le camp était entouré d'une barrière afin d'empêcher la foule d'y pénétrer. Les princesses qui devaient distribuer les prix étaient placées, avec celles de chaque cavalier, à l'extrémité du camp, sur un banc élevé.

Toutes les autres dames de la ville et du voisinage, que le bruit de la fête avait attirées, faisaient un grand cercle autour des princesses, jusqu'à la barrière du camp. La cavalcade entra par l'extrémité opposée, fit deux fois le tour du camp, trompettes et timbales en tête. Les chevaliers qui passaient devant les dames les saluaient de la lance, « avec beaucoup de grâce ».

Le second tour étant terminé, Don Quichotte et sa troupe se placèrent en haie auprès des princesses. Les deux autres quadrilles, conduites par le maréchal de camp, s'avancèrent de front, jusqu'au banc des dames. Ensuite, les trompettes sonnèrent une chamade et le héraut « Courte Figure » lut à haute voix les lois de la course de bagues : la course ne compte pas si le chevalier perd l'étrier, laisse égarer son cheval, tombe son casque, etc. S'il jette la lance sur l'épaule en finissant la course, il obtiendra le prix de maladresse...

Les spectateurs s'asseyaient sur des bancs afin de ne pas gêner la vue. Durant les jeux, ils ne devaient faire aucun signe.

Le « chevalier des Ardents » ouvrit la fête par un combat à la lance. Un combat à l'épée « fit quelque temps admirer l'adresse des chevaliers à manier les armes et remplit dignement l'attente des spectateurs ».

Les chevaliers se firent apprécier à la course de bagues, mais une chose qui contribua le plus au divertissement des dames et de cette foule de peuple que la curiosité avoit attirés de toutes parts, ce fut de voir partir Dom Quichote, à toute bride, avec sa quadrille, de l'extrémité du camp où il estoit posté, dès que quelque chevalier faisoit un dedans, pour le venir saluer de la lance. L'équipage de cette quadrille, la quantité de sonnettes dont les chevaux étoient couverts, et la figure de Dom Quichotte, que le chevalier qui le représentoit avoit parfaitement bien copié, tout cela faisoit un effect si réjouissant qu'il seroit difficile de le bien représenter dans ce récit.

De son côté, Don Quichotte avoit demandé aux princesses la permission de faire une course avec sa troupe. On fit placer à cet effet, au milieu du camp, un grand cercle de bois que deux Maures soutenaient. La princesse de Micomicon se plaça tout près, « à un endroit éminent » où Don Quichotte fut la saluer courtoisement de la lance. Il se mit ensuite dans la lice, prit sa demi-volte et passa dans le cercle « à toute bride », la lance baissée. Tous les chevaliers de sa quadrille en firent autant, y compris le timbalier ; ils atteignirent le but, à la réserve de deux.

Cela fait, le maréchal de camp fit ranger les quadrilles dans l'ordre qu'ils avoient à l'arrivée. On fit de nouveau deux fois le tour du camp.

Le lendemain, jour de la course des têtes, de la même manière que le jour précédent, les quadrilles rejoignirent leur poste. La princesse de Micomicon ne parut plus, pour ne pas répéter la même représentation que la veille.

Avec grande cérémonie, Don Quichotte fit placer une figure grotesquement habillée, qui étoit l'effigie du Carnaval et qu'on devoit sabrer dès la fin des courses.

Dès que les quadrilles se furent rangés devant le banc des princesses, le héraut « Courte Figure », après que les trompettes eurent fait leur chamade, publia le règlement de la course des têtes.

Celle-ci, d'après notre narrateur, fut moins réussie que la précédente. Voici ce qu'il nous en dit :

Quoy que le respect qu'on doit à la vérité nous oblige d'advouer icy que la course des testes ne répondit pas entièrement à ce qu'on avait lieu d'attendre de l'adresse des chevaliers. Il faut cependant convenir que s'ils avoient esté moins appliqués à conduire des chevaux qu'on ne manioit pas facilement, ils auroientourny leur course avec plus de justesse, et qu'ainsy toute la faute ne leur doit pas estre imputée. Ils méritent, au contraire, une plus grande louange d'avoir exécuté leur dessein, malgré cet obstacle insurmontable à toute autre personne qui auroit eu moins d'habileté, et d'avoir sy agréablement occupé l'attention des spectateurs tant que les courses continuèrent.

Le règlement des jeux prévoyait, d'ailleurs, le manque d'entraînement des chevaux.

Don Quichotte, à qui rien n'échappait, partait, suivi de sa bruyante troupe, lorsqu'un cavalier avait manqué toutes les têtes, pour lui faire, en lui présentant la lance du bout de la lice, un ironique compliment de condoléance. Cet intermède « était si plaisant » que quelques chevaliers s'y prêtèrent volontairement.

Après que chacun eut fourni ses trois courses, et que les prix eurent été adjugés, les chevaliers se rangèrent, en colonne, au son des trompettes, et s'avancèrent jusqu'au banc des princesses, Don Quichotte en tête et sa troupe sur les côtés.

Le maréchal de camp proclama victorieux de la course de bagues le « chevalier des Ardents ». Celui-ci mit pied à terre et s'avançant auprès de la princesse de Lisle, il reçut, à deux genoux, en lui baisant la main, une très belle bague de douze diamants.

On annonça ensuite que le « chevalier de la Rose » avait remporté la course des têtes. Il vint donc se ranger aux pieds de la princesse Doloride, qui lui fit l'honneur d'attacher à son épée un riche nœud de ruban. Le chevalier la remercia en lui baisant la main. Chacun reprit son poste en bon ordre. Il fallait laisser libre carrière au valeureux Don Quichotte, qui souhaitait, à son tour, montrer aux dames qu'il n'avait pas moins d'adresse dans un carrousel que d'intrépidité dans un véritable combat.

A cet effet, on plaça, au milieu du camp, la représentation du *Carnaval* qu'on avait portée en cérémonie à la suite de la quadrille. Don Quichotte, s'étant éloigné d'une distance raisonnable, partit, une demi-pique à la main et la darda, à toute bride, contre le

fantôme. Rossinante, un peu épouvantée, faillit lui faire manquer son but. Chacun des chevaliers de sa troupe en fit autant et donna la sabrade à Carnaval, ce qui réjouit beaucoup le public.

Après cette diversion, les quadrilles se rangèrent en ordre de marche, firent le tour du camp, au son des trompettes et des timbales, entrèrent dans la ville et terminèrent par une cavalcade.

Le narrateur, qui est peu prolix sur ce point, se borne à nous dire que celle-ci fut « autant réjouissante que magnifique ».

Il est évident que la complète exécution du dernier épisode du carrousel risquait de se heurter à des obstacles sérieux : avenues extérieures d'une largeur insuffisante, chevaux mal entraînés, notamment.

« Faire la foule », suivant le langage des traités des carrousels, exigeait des espaces vastes. Les cavaliers s'y livraient à des exercices gracieux, mais très compliqués, demandant autant d'adresse que de précision, puisque tout en courant sans interruption, ils devaient former une ensemble de mouvements et de figures qui se renouelaient sans cesse.

A Apt, on dut se borner à une simple cavalcade au cours de laquelle les spectateurs purent voir la variété et la beauté des costumes, l'équipement bien ordonné des chevaux et l'intrépide Don Quichotte et sa troupe, qui s'ajoutaient à la fête pour « la faire un peu ressentir des plaisirs du Carnaval ».

Nous avons vu que le carrousel fut mis en œuvre par la noblesse, aidée des bourgeois et des artisans. Le peuple d'Apt apporta son contentement par des illuminations de maisons et par son assistance à des réjouissances que les organisateurs voulurent mettre à sa portée.



Jusqu'à nouvelle découverte, le carrousel d'Apt est le seul connu par un texte. S'agit-il d'une manifestation qui eut lieu une seule fois ? On est tenté de le croire, l'auteur de la relation n'en citant point d'antérieure. En tout cas, on ne rencontre plus de cérémonies analogues, dans notre ville, au siècle suivant, au cours duquel, en règle générale, elles tendent à se faire rares.

Si l'on considère le carrousel d'Apt, ou plutôt quelques-uns de ses éléments, comme une précavalcade, il nous faut attendre cent soixante ans pour retrouver une fête qui ait quelques liens avec la précédente.

En effet, c'est en 1857 que l'on fit les premiers essais qui aboutirent à la cavalcade actuelle. Celle-ci est devenue une des plus anciennes de la Provence.

Dès ses débuts, cette manifestation se distingua par des qualités essentielles. On y remarquait notamment le plus grand soin dans l'exécution des chars, un souci marqué de maintenir à cet ensemble, par une acceptation très réticente des influences de l'extérieur, une originalité qu'il tenait du terroir. Autant de caractéristiques heureuses, qui assurèrent rapidement à la Cavalcade d'Apt une réputation méritée et indiscutable.

Augustin ROUX.

APPENDICE

Noms des princesses :

- La marquise de Buoux, sous le nom de « princesse de l'Isle ».
 M^{me} d'Aurlbeau, princesse Doloride.
 M^{me} de Gignac avait pour elle le « Chevalier de l'Etoile ».
 M^{me} de Saint-Martin, le « Chevalier de l'Ardente Epée ».
 M^{me} de Mortam, le « Chevalier du Soleil ».
 M^{me} de Jean, le « Chevalier des Lions ».
 M^{lle} Dupuy, le « Chevalier de la Rose ».
 M^{lle} Dauphin, le « Chevalier du Dauphin ».

Chevalliers de la première quadrille :

- M. de Sainte-Croix, « Chevalier des Ardents ».
 M. d'Estienne de Lioux, « Chevalier du Soleil ».
 M. de Châteauneuf, « Chevalier de la Rose ».
 M. Lautler, « Chevalier des Lions ».

Chevalliers de la deuxième quadrille :

- Comte de Buoux, « Le Beau Ténébreux ».
 M. Descrottes, « Chevalier de l'Etoile ».
 M. de Rlpert, « Chevalier du Dauphin ».
 M. de Vacon, « Chevalier de l'Ardente Epée ».

Hérauts d'Armes :

- M. Sinety, gouverneur de Pertuls, sous le nom de « Courte figure », pour la première quadrille.
 M. d'Orcel, sous le nom « d'Ardent désir », pour la deuxième quadrille.

Juges de Camp :
Marquis de Buoux.
Baron de Saint-Michel.

Maréchal de camp général :
M. de Saint-Quentin¹⁰.

Noms des Chevalliers de la quadrille Don Quichotte :
M. de Bermond-Vachères (Don Quichotte) ; M. Ripert de La Verrière (Sancho Pança) ; MM. Bouyer, de Saint-Pierre, Legrand, Bernard, Ricard, de Sinéty (les deux), de Vaumale, de Bermond, Légier, Dubols.

Maréchal de camp : M. de Villelargues.

Princesse de Micomicon : M^{me} Hortigues.

10. Quoique Remerville figure uniquement, dans le récit, sous le nom de *M. de Saint-Quentin*, il n'est pas douteux qu'il s'agisse bien de l'historien d'Apt qui avait alors 47 ans environ ; Remerville a été le premier à ajouter à son nom l'appellation de *Saint-Quentin*, tirée d'une bastide familiale au terroir de Saignon, dans la généalogie des siens qu'il a établie. Son père, François-Antoine, était mort depuis 1687. Ses deux frères, François et Pierre, étaient morts aussi, sans postérité. Le fils aîné de Remerville, Jacques-Jean-Baptiste, avait, en 1697, moins de 15 ans, son père s'étant marié, en 1682, avec Jeanne-Bernardine de Thomas-Gignac. (Cf. Bibl. Arbaud, MQ 555 et 3412-A-1.)